

Le bocage invisible. Notes ethnographiques à propos d'un paysage du nord-ouest du Portugal.

L'imaginaire paysager français n'associe pas le Portugal au bocage, n'apercevant pas la grande tache très verte de la région du Minho, à l'extrémité nord-ouest du pays, entre les fleuves Douro au sud et Minho au nord, l'Atlantique à l'ouest et les massifs du Gerês et du Barroso à l'est. Et il est d'ailleurs juste de parler d'une semblable invisibilité au sein du pays lui-même. Certes, les géographes portugais ont débattu, comme ailleurs, des oppositions entre open-field et bocage mais, à la différence de la France, l'usage de la seconde notion ne s'est jamais étendu vers le reste de la société. Le bocage du Minho présente pourtant des traits spécifiques qu'il convient d'exposer avant d'avancer une interprétation des raisons et des implications de cette sorte de cécité paysagère affectant ses habitants et ses visiteurs. Le moment est propice à cette observation car les changements profonds qui affectent le monde rural portugais pourront avoir des conséquences rapides sur l'évolution de ce paysage.

Les racines d'un bocage.

Les icônes paysagers et touristiques du Portugal rural sont, outre le littoral, les vastes plaines semi-arides d'Alentejo, voire les collines d'Algarve, mais pas le relief accidenté des moyennes montagnes du nord. Il en va de même en matière d'architecture traditionnelle : tout dépliant d'agence de voyages montre les basses maisons *alentejanas*, blanchies à la chaux et bordées de bandes colorées, ou les cheminées ajourées *algarvias*, tandis que la taille et la complexité spectaculaires des sombres édifices en granit du nord n'attire jamais l'attention. On ne sait pas non plus que le Minho est l'une des régions rurales d'Europe à la plus forte densité démographique. C'est aussi l'une des plus pluvieuses, avec jamais moins de 1000 mm annuels sur le littoral, progressant jusqu'à 3000 mm à une quarantaine de kilomètres vers

l'intérieur où des sommets atteignent 1500 m¹. Cette abondance hydrique n'empêche pourtant nullement l'existence d'un très dense réseau de petite irrigation : dans de nombreux *Concelhos* (*grosso modo* des cantons, encore que la structure administrative soit différente du système français), 40 % des terres étaient irriguées dans les années 1950. La diminution de plus de moitié qui s'est produite depuis ne signifie pas que l'irrigation soit désuète : elle indique l'abandon des terres, la plupart de celles qui restent en cultures étant toujours irriguées. À première vue surprenante, cette importante irrigation trouve sa raison d'être dans l'irrégularité des précipitations dont la faiblesse estivale n'est pas entièrement compensée par l'humidité emmagasinée dans la terre pendant l'année : les sols de la région ne peuvent retenir beaucoup d'eau dans leurs couches les plus superficielles. Et il existe toujours le risque d'une irrégularité des précipitations à un moment crucial du cycle végétatif. L'irrigation permet aussi une optimisation du transfert de fertilité, l'eau apportant sa charge minérale aux parcelles et aidant à la meilleure répartition de la fumure. Après la récolte, le champ devient une prairie arrosée l'hiver en continu, alors même qu'il pleut à verse : la pellicule d'eau permet un gain thermique qui favorise la pousse permanente d'un fourrage donné en vert au bétail².

Par ailleurs, la très forte pression démographique et les modalités de transmission du patrimoine ont causé une extrême fragmentation de ces champs-prairies, entraînant aussi une ramification toujours plus poussée des structures de captation, d'accumulation, de conduite et de répartition des eaux, au point qu'on peut dire que le paysage du Minho a été modelé en vue du contrôle hydraulique et se trouve marqué d'une sorte de filigrane - en portugais : *marca de água*, « marque d'eau », une expression ici appropriée³. Suivant les chemins et le pourtour

¹ Ribeiro, 1987 : 101-102.

² Salesse, 2004 : 37.

³ Durand, 2004 : 34.

des plus petites parcelles, inscrivant des courbes de niveau au travers des plus grandes, ces rigoles (*regos*) constituent souvent le soubassement des haies : les arbres auxquels s'accroche la vigne poussent sur leurs rebords, profitant aussi de l'apport hydrique. On a là le motif et le support de pratiques sociales partagées entre l'idéal individualiste du contrôle de la ressource et, d'autre part, une inévitable coopération pour l'entretien du système. Elles demeurent assez vives en dépit de l'exode rural et de la forte déprise agricole⁴ mais l'abandon de certaines structures s'est traduit par des glissements de terrain lors de récents hivers très pluvieux.

On comprend que ce paysage accidenté, verdoyant, empli d'un habitat dispersé fait de granit sombre - d'autant plus lorsqu'il est mouillé par une abondante pluie - étonne un visiteur s'attendant à un Portugal sinon méditerranéen, du moins toujours ensoleillé. Ceci n'est pas le lieu où débattre de la pertinence des limites des domaines méditerranéen et atlantique⁵ dans ce pays. Mais le fait est que, malgré la sécheresse estivale, l'humidité atmosphérique relative est élevée toute l'année dans un Minho à l'ambiance plutôt atlantique. L'arrivée de l'olivier ici ne fut d'ailleurs suscitée qu'au XVI^e siècle par ce qu'il est convenu d'appeler la « révolution du maïs », moins rapide que ne suggère l'expression. Cette céréale s'installa aux dépens des prés irrigués et donc des bovins et de la production de beurre. L'huile d'olives, si rare dans le nord-ouest ibérique qu'il arrivait qu'on en manquât pour éclairer le sanctuaire de Saint Jacques de Compostelle⁶, devint la matière grasse de base et les haies s'emplirent d'oliviers. L'oranger se répandit au même moment, sans que l'on voie de raison spécifique à ce mouvement. Cette méditerranéisation végétale aboutit au « type le plus parfait d'intégration agricole verticale »⁷ : un champ-prairie-verger et des cultures intercalaires donnant en simultané des légumes, des fruits, des matières grasses, des boissons, du pain, des aliments

⁴ Callier-Boisvert, 1999 ; Wateau, 2003.

⁵ Ribeiro, 1987.

⁶ Ribeiro, 1987 : 112.

pour les animaux.

Dans ce verger manque aujourd'hui l'arbre fruitier emblématique du bocage atlantique français : le pommier, qui reste fréquent dans les Asturies où on apprécie toujours le cidre.

Au Portugal, ce sont des régions plus méridionales qui se sont lancées dans la culture intensive d'un fruitier devenu très discret même dans les haies du nord du pays, où le souci de gain d'espace ne laisse jamais d'arbres isolés dans les champs. Selon Jorge Dias, à la fin des années 1940 on trouvait dans le Minho « encore quelques cultivateurs qui préparent du cidre, mais à titre tout à fait exceptionnel », ce qu'il voit comme « tout au plus une survivance rapprochant cette province de l'Europe moyenne »⁸. Le cidre a désormais entièrement disparu d'un pays qui aime se penser comme buveur de vin mais où la consommation de bière croît sans cesse. À cet égard on note que ces dernières années des essais de culture du houblon, restés sans suite, ont un moment apporté encore plus de variété végétale dans la région de Vila Verde.

La disparition du cidre a-t-elle à voir avec le besoin d'espace qu'il est commun de tenir pour une conséquence de l'avancée du maïs ? Pour tous les auteurs, cette expansion provoqua en effet la disparition des vignes basses et leur substitution par des vignes hautes grimant dans les arbres des bordures, parmi lesquels se trouvèrent relégués aussi les pommiers jusque là cultivés en vergers⁹. François Guichard pense aussi que c'est l'invasion de l'espace cultivé par le maïs qui fit que « Repoussée sur les bordures des parcelles et des chemins ou dans les cours des fermes, la vigne a gagné en hauteur l'espace perdu en surface ». Cette manière de conduire la vigne libère de l'espace mais implique la production d'un vin moins alcoolisé. Ce « vin vert » [*vinho verde*] peut être rouge ou blanc,

⁷ Birot, s.d. : 73.

⁸ Dias, 1949 : 118.

⁹ Birot, s.d. : 73.

« moyennement alcoolisé (8° à 11°5), pétillant, légèrement acidulé, apte à la consommation estivale, bu généralement dans l'année, il ne vieillit guère ». Léger et parfois si acide qu'il n'est pas apprécié de tous hors de la région, il n'est pas « sans rappeler le cidre d'autrefois »¹⁰. Est-ce suffisant pour expliquer que le minhote soit devenu un « allègre buveur de vin vert »¹¹ ? Car le rejet des pommiers vers les haies n'impliquait ni la diminution drastique de leur nombre, ni l'abandon du cidre. On ne peut que conjecturer, mais il est possible qu'ait évolué le goût des consommateurs, pour des raisons indépendantes des cadres de la production agricole et qui se trouvent peut-être dans la recherche d'une boisson de teneur alcoolique plus élevée.

Mais alors pourquoi abandonner la vigne basse, qui permet de produire un meilleur vin ? Ici encore, la responsabilité du maïs n'est peut-être pas forcément unique. Il faut tout d'abord remarquer que les premiers terrains occupés par le maïs n'étaient pas ceux où se trouvaient les vignes basses, plantées sur les versants. De plus, on pourrait penser que puisque le maïs permet d'atteindre une productivité beaucoup plus élevée que les autres céréales, la généralisation de sa culture aurait au contraire pu alléger la pression foncière. Pour Pierre Birot, c'est l'augmentation de la population qui explique l'invasion par le maïs non seulement des prairies anciennes mais aussi des étroites terrasses de culture sèche sur les versants, peu à peu converties en surfaces irriguées. Mais, dans le Minho, après diverses crises, la région de Braga n'avait pas retrouvé vers 1530 son niveau démographique du milieu du XIII^e siècle. Et en dépit d'une lente croissance au long du XVI^e siècle, la population portugaise ne double même pas entre les années 1520 et 1750¹². La productivité du maïs le rendait bien sûr attractif dans une région très peuplée et il est probable qu'il y ait minimisé les

¹⁰ Guichard, 1975 : 403.

¹¹ Birot, s.d. : 73.

¹² Rodrigues, 1993 : 211-214.

difficultés alimentaires. Mais, comme le dit Birot¹³, la production intensive est à la fois cause et conséquence d'un phénomène démographique : une population extrêmement dense. Plus que dans la seule introduction d'un nouvel élément végétal, les raisons de l'établissement du paysage rural actuel du Minho sont à trouver dans une conjugaison de facteurs, parmi lesquels la densité démographique, mais aussi le climat, le relief, les formes de transmission du patrimoine.

D'ailleurs, des documents indiquent que des vignes hautes furent remarquées par des chroniqueurs dans le Minho au XVI^e siècle, avant l'arrivée du maïs¹⁴. Or, outre le gain de surface, la conduite haute permet aussi, dans une région d'hygrométrie élevée, de préserver les raisins de la chaleur humide du sol et de certaines maladies. Ce problème est maintenant réduit par les variétés mieux adaptées et les traitements phytosanitaires : entre autres changements, comme l'interdiction d'irriguer, les nouvelles vignes de la région se rapprochent du sol¹⁵. De plus, un principe viticole veut que le vin de qualité soit produit par des souches faibles, denses, de conduite basse, de production limitée mais la vigne haute peut compenser en partie ce désavantage par une meilleure exposition solaire. N'est-il donc pas possible que son expansion ait été autant une réponse à des difficultés techniques qu'une manière de faire place au maïs ? Quoi qu'il en soit de la mise en place de ce système, le fait est qu'il trouva au début du XVII^e siècle un équilibre que la pomme de terre ne perturbera pas, s'insérant dans les assolements brefs de la polyculture vivrière intensive. Voici quatre siècles que, dans les haies du Minho, « L'arbre qui donne des cerises en Mai ou bien des olives en Novembre, est couvert en Septembre des grappes de raisin »¹⁶ : c'est la *vinha de enforcado* (« vigne de pendu »).

¹³ Birot, s.d. : 75.

¹⁴ Magalhães, 1993 : 263-264.

¹⁵ Wateau, 1996.

Comme dans un pays bocager ?

On voit que ce n'est pas qu'au point de vue climatique que la région oscille entre les monde atlantique et méditerranéen. Or c'est bien à ce dernier que les étrangers associent le Portugal entier. Il en résulte du coup pour le Minho une sorte de dissonance cognitive : de nombreux visiteurs français que j'ai accueilli dans la région, dont quelques géographes, n'y ont pas discerné au premier abord un bocage qu'ils ne s'attendaient pas du tout à rencontrer là, alors qu'ils connaissent mieux celui de la voisine et fort semblable Galice dont le statut « atlantique » est mieux établi. François Guichard écrivait néanmoins il y a trente ans que :

¹⁶ Dias, 1949 : 17.

C'est le pays vert par excellence, vert sombre des pinèdes, vert pâle du maïs, vert vif de l'omniprésente vigne haute qui souligne le découpage parcellaire et le tracé des chemins et dont les treilles envahissent jusqu'aux cours fermées des maisons trapues - fermes modestes ou « quintas » plus cossues des propriétaires urbains - seules taches grises égrenées à mi-pente, entre les champs du bas et les bois du versant. C'est la vigne finalement qui isole chacun chez soi et forme la trame du bocage atlantique en même temps que, par la fête collective qu'est encore la vendange, période des retrouvailles que manquent rarement les membres de la famille partis en ville ou à l'étranger mais aussi par l'argent qu'elle apporte, elle est le lien principal avec l'extérieur.¹⁷

Voici donc au moins un géographe qui reconnaît là un bocage, mais d'une manière assez incidente et en notant avant tout sa particularité la plus marquante, qui est de reposer sur une trame dessinée par la vigne. Quant à Jorge Dias, l'introducteur des problématiques anthropologiques sur le terrain portugais, il écrit dans un texte destiné aux participants du Congrès International de Géographie de Lisbonne de 1949 que :

Les arbres du Minho ne sont pas, pour la plupart, groupés en bois ; on les trouve plutôt au bord des petites rivières, où ils forment des rideaux servant de clôtures, comme dans un pays bocager ; ces arbres sont en même temps les tuteurs des ceps grimpants ; aussi voit-on confondues les feuilles de vigne avec celles des oliviers, des chênes, des cerisiers, des aulnes, des châtaigniers et d'autres arbres fruitiers, ce qui ôte de l'ampleur au paysage tout en le rendant très varié.¹⁸

Mais pourquoi « comme » dans un pays bocager ? N'a-t-on pas ici tout ce qui fait un bocage : paysage agricole à la végétation abondante, maillage parcellaire serré, perspectives closes par des haies vives, habitat dispersé ? Il est vrai que, dans le même ouvrage, une photographie prise par le géographe Orlando Ribeiro s'intitule « Paysage bocager ». Mais c'est bien peu, sur 150 pages, pour indiquer aux participants d'un congrès de géographie qu'il s'agit de l'agrosystème essentiel d'une région. Ce géographe écrit ailleurs que les différences entre le Minho et une région voisine « évoquent le contraste » existant « dans le nord de la France

¹⁷ Guichard, 1975 : 408.

¹⁸ Dias, 1949 : 117.

entre deux paysages ruraux : plaine et bocage »¹⁹. C'est, sauf erreur, la seule occurrence du mot dans un livre consacré à la division entre un Portugal méditerranéen et atlantique.

D'ailleurs, pour Birot²⁰, « le Minho n'est pas une vraie région de bocage », les champs n'étant pas entourés de vraies haies qui réduiraient encore la surface utile. Il observe aussi que l'atomisation de la propriété agricole ne se traduit pas ici par une division individualiste de l'organisation du travail. Au contraire, les travaux collectifs et réciproques étaient encore une constante vers 1950. Avant de revenir sur ces remarques, relevons que, dans les récentes recherches en sciences sociales concernant le nord du pays, les problématiques liées au bocage (et, pour commencer, le mot) sont loin d'être aussi visibles que les haies sur le terrain. Il m'est arrivé que des anthropologues portugais (et nord-américains) me demandent à propos d'un livre de Jeanne Favret-Saada²¹, une œuvre importante de l'anthropologie contemporaine, ce que signifie la précision donnée en sous-titre de sa première édition : « La sorcellerie dans le bocage ». Ils ne disposent pas des images, qui allaient de soi pour le lecteur français des années 1970, évoquant quelques régions isolées, un paysage fermé et secret dont l'impénétrabilité se traduirait par certains traits supposément arriérés des modes de vie locaux.

Et c'est pour l'ensemble de la population portugaise que le bocage ne constitue pas un de ces paysages de référence dont l'école primaire fait connaître les motifs et les types au-delà de la région où ils sont le plus présents, comme c'est le cas en France pour l'alpage ou la garrigue²². Bien qu'ayant grandi au pied méridional du Vercors, je suis sorti de l'école primaire muni d'une représentation du bocage, entre autres modèles paysagers - des stéréotypes ou non, c'est en l'occurrence sans importance - grâce aux vertus de la « pédagogie

¹⁹ Ribeiro, 1987 : 112.

²⁰ Birot, s.d. : 71.

²¹ Favret-Saada, 1977.

par l'image » qui se pratiquait alors : un tableau de géographie des éditions Rossignol, qu'évoque un ouvrage récent hésitant entre critique et nostalgie²³, présentait une image du bocage divisée, si j'ai bonne mémoire, entre un premier plan montrant l'« archaïsme » des modes d'exploitation et d'habitation bocagers et un lointain où se dessinait l'avenir radieux promis par un parcellaire remembered. Quant aux Portugais, érudits ou non, ils évoquent volontiers le « vert Minho ». Miguel Torga, grand écrivain lusophone du XX^e siècle, trouvait que la région, dont il n'était pas originaire, était d'un « vert chlorophyllique » qu'il n'appréciait guère. Le paysage du Minho est donc autant connu dans le reste du pays que celui d'autres régions, mais surtout comme étant celui du « jardin du Portugal »²⁴. La forme de son anthropisation est lue sans le recours à un prototype, que la géographie a défini ailleurs, d'un mode d'articulation entre hydrométrie, végétation et démographie. L'Algarve ou l'Alentejo, notamment, sont par contre perçus et interprétés même par le profane en fonction du type « méditerranéen ».

Un bocage invisible.

Pourquoi cette quasi invisibilité du bocage au Portugal ? On peut noter qu'en français le terme s'applique avant tout à un petit bois, un lieu ombragé. Dans l'*Encyclopédie*, il désigne « un bouquet de bois non cultivé, planté dans la campagne pour se mettre à l'ombre » et pour Pierre Larousse c'est un « lieu agréablement ombragé » souvent qualifié de « Frais, agréable, délicieux, charmant, fleuri, riant, parfumé, embaumé, odorant, odoriférant, vert, verdoyant, ombragé, feuillu, touffu, épais, sombre, obscur, silencieux, mystérieux, tranquille, calme,

²² Mazas, 1995.

²³ Cavanna, 2004.

²⁴ Vieira, 1886 : iii.

paisible, désert, solitaire, sauvage, isolé, retiré, antique, épineux »²⁵. Ce sens est maintenant vu comme vieux ou poétique, et l'usage commun du mot se réfère à un type de paysage cloisonné par un réseau de haies, de talus et de chemins, caractéristique de l'ouest du pays. Mais, en vertu d'une synecdoque, le mot s'applique moins à une physionomie paysagère qu'à des régions où ce paysage domine. C'est le cas par exemple en Vendée et en Normandie, mais il existe d'autres paysages qui sont bocagers sans que leur nom ne l'exprime explicitement ou qu'ils ne soient connus comme « le bocage de » tel ou tel endroit. Est-ce pour avoir des traits moins marqués, qui les distinguent moins de leurs alentours et leur donnent moins l'apparence d'une île paysagère ? Est-ce pour ne pas avoir été le théâtre d'événements historiques marquant la mémoire nationale (la résistance royaliste vendéenne) ou avoir motivé moins d'évocations littéraires ? Ils ne sont en tous cas pas aussi clairement perçus comme un « pays », pour employer un mot revenu au goût du jour dans le sens de « petite région ».

Or même ses habitants ne perçoivent jamais ainsi le bocage portugais. Des auteurs régionalistes voient dans les vertus de la population la marque de ses liens ancestraux avec les facteurs naturels et humains ayant produit son environnement. Mais eux non plus n'associent pas les particularités de ce milieu à un terme du langage commun : le portugais n'a pas de vocable propre pour désigner le bocage et si ce mot est connu des lycéens, c'est d'abord pour être le nom d'un brillant poète libertin et pré-romantique, d'ascendance française. D'ailleurs, les références identitaires ne se cristallisent pas ici autour des motifs paysagers. Outre l'inévitable club de football national favori, entre l'échelon de la *terra* d'origine (la ville, le village) et celui de la nation, on dit être du « nord » ou du « Minho ». Sans se recouper, ces unités permettent de se démarquer d'un « sud » souvent limité à

²⁵ Larousse, 2002.

Lisbonne, siège d'un pouvoir soupçonné de défavoriser le nord. Dans les deux cas, on considère un ensemble régional dont les diverses parties - « rivière » (*Ribeira*), « montagne » (*Serra*), littoral, Haut et Bas Minho - ne sont pas également bocagères. Les étendues vallonnées sont rares ici et les plaines limitées à des fonds de vallées où le bocage s'étire le long des cours d'eau. Lorsqu'il s'étend vers les versants, dont les plateaux supérieurs portent les landes ouvertes formant l'élément communautaire de ce système, les haies soulignent le tracé des innombrables terrasses mais les perspectives ouvertes par le fort escarpement atténuent la compartimentation du paysage.

Cette tache paysagère irrégulière ne transmet donc pas un effet de très nette insularité territoriale d'autant que, surtout dans le Bas Minho, les multiples petites industries dispersées ont mité un paysage agricole avec lequel elles forment un ensemble étonnant. La densité de l'occupation humaine et agricole, et donc des chemins, fait aussi qu'on pénètre avec aise jusqu'aux recoins. Et, quand tout paraît enclos, le vététiste désorienté par un dédale de haies peut souvent franchir leur mince rideau sans même ouvrir l'échalier rudimentaire, tandis que les fils barbelés ou les grillages des plaines du sud, pourtant visuellement ouvertes, peuvent être de plus sérieux obstacles. C'est la maigreur de ces haies qui fait dire à Birot que le Minho n'est pas vraiment bocager. Elles n'ont en effet que la largeur d'une rangée de vigne, étant tout au plus doubles si elles séparent deux propriétés. Les arbres (des peupliers, aulnes, chênes, oliviers, cerisiers, châtaigniers, quelques orangers et pommiers, parfois un noyer) sont le plus souvent taillés en têtards et leur ramure reste donc peu imposante. Les troncs sur lesquels grimpent la « *vinha de enforcado* » ont pu être reliés entre eux quand le fil de fer est devenu disponible et des pieds, parfois groupés, s'élèvent de fil en fil sans tuteur. L'effet de cloître est encore plus net lorsque est en feuille cette vigne dite en *arjões*. Mais aucun étage buissonnier ne gêne sa croissance et ces haies ne reposent pas non plus sur un talus de terre bordant un

chemin creux. Il faut donc parfois garder le bétail dans ces minces clôtures à l'efficacité toute relative et qu'on ne saurait laisser échancre jusqu'à hauteur de bouche de vache.

La remarque de Jorge Dias sur le manque d'ampleur du paysage ne vaut donc pas ici tout au long de l'année, à la différence des bocages où l'épaisseur des arbustes et l'abondance de la ramure des arbres limitent la vue même en hiver. Une sorte de respiration bocagère fait que, fermées au printemps, les lignes de fuite commencent à s'ouvrir avant même la chute des feuilles, tardive en ce climat doux. Car, dès après la vendange, à la mi-octobre, entre deux averses, les coteaux retentissent des claquements des sécateurs. Ce paysage sonore dure plusieurs mois : la matière à tailler est abondante car chaque pied de vigne s'allonge sur plusieurs mètres de côté et de hauteur. Il faut de plus grimper sur une échelle pour accéder aux repousses supérieures des arbres dont on ne garde qu'une ou deux branches, tentant de guider une croissance latérale qui déborde peu sur les champs. On pense aussi à laisser pousser de jeunes arbres à côté de ceux dont on prévoit qu'il faudra bientôt les remplacer. Et l'hiver se termine avec des broderies ligneuses dressées jusqu'à parfois sept ou huit mètres de haut. Les dentelles végétales cumulées de nombreuses rangées superposées sur une même perspective restent trop fines pour bloquer le regard et, à ce moment de l'année, par la fenêtre de mon bureau, je discerne la maison d'un voisin et la ville à trois kilomètres en contrebas.

Dans quelques semaines je redeviendrai campagnard. La ville sera à nouveau cachée et les haies visibles. Suffit-il qu'elles soient de la sorte clignotantes et leurs arbres de si malingres plumeaux pour refuser de les voir former un bocage ? Birot se réfère à un prototype bocager exclusif : à ne considérer que celui-ci, quelle autre région du monde serait vraiment bocagère ? Admettons la distinction entre pays de bocage et d'enclos : l'île açorienne de Terceira relève de cette seconde catégorie, ses haies étant faites d'hortensias qui leur donnent avec leurs fleurs la majesté dont les prive l'absence d'arbres. Peut-il y avoir un

bocage sans bois ? Mais plutôt que ne prendre en compte que de tels critères formels, peut-être vaut-il mieux insister sur les mécanismes de formation de ces paysages ? Dès lors, issues d'un remembrement modernisateur plutôt que d'une division, les *enclosures* britanniques sont-elles comparables aux bocages français ? Il semble donc préférable de considérer que l'on a affaire à un ensemble de parents proches partageant un air de famille sans pour autant avoir tous les mêmes traits et remplir les mêmes fonctions.

La nouvelle vie sociale d'un bocage.

Ainsi dans le Minho, des piliers de pierre parfois prolongés de structures métalliques peuvent être utilisés à la place des arbres pour supporter les fils de fer et les vignes, n'exigeant ni taille annuelle ni, sauf accident, remplacement. Un souci de distinction esthétique fait que les plus aisés préfèrent le granit pour base de ces *ramadas*, mais on trouve autour des maisons récentes surtout des modèles en ciment, moins coûteux et plus solides, à moins que ne soient remployés à peu de frais des vieux piliers de l'ancienne ferme familiale. Les nouvelles classes moyennes s'installent surtout dans des lotissements où les minuscules jardins sont décoratifs, ou occupés par la piscine, mais les demeures des quartiers plus populaires s'entourent de potagers eux-mêmes ceints de hautes vignes suffisant à la consommation domestique de vin. Moins soucieuses de se montrer que les maisons plus cossues, elles se noient dans la verdure, les haies se fondant avec la treille ombrageant la cour. Aucun arbre ne supporte la structure de ce néo-bocage péri-urbain qui est le seul moyen par lequel le paysage régional reproduit dans une certaine mesure aujourd'hui son aspect ancien. Mais la clôture de l'espace périphérique des maisons individuelles est une constante trans-sociale au Portugal et, là, les propriétés sont impénétrables, fermées de murs ou de grillages au-dessus desquels se déploient les vignes.

Approchons-nous plus, et observons un tailleur de vigne. Pour lier le pied au tuteur et les tiges aux fils de fer, il utilise parfois un long rameau de l'arbre qu'il vient de tailler (les sarments sont souvent déjà secs et cassants) ou, plutôt, une bande de matière plastique achetée à cet effet. Des quartiers entiers se couvrent en quelques semaines d'une installation *land art* : des milliers de rubans ponctuent le paysage hivernal d'une couleur vive, voire fluorescente, selon l'approvisionnement du plus proche magasin de matériel agricole, qui se superpose à celles peu à peu défraîchies des années antérieures. Sur les petites propriétés il arrive qu'on prépare encore des liens, que le tailleur porte enfilés dans un passant de ceinture, en fendant en longueur les feuilles fibreuses de l'*atadeira* (« attacheuse »), un yucca qui orne souvent un coin de cour. Ce n'est pas la seule plante tropicale dans ce bocage de pays tempéré dont, depuis une vingtaine d'années, les haies proches des maisons accueillent toujours plus de plantes grimpantes, comme le *maracujá* (fruit de la passion) ou le kiwi.

Ces nouvelles formes et fonctions de la structure bocagère du Minho évoluent avec ses usages. Les travaux collectifs réciproques remarqués par Birot sont maintenant résiduels. Certes des équipes assurent la taille sur les plus grandes *quintas* (fermes) qui n'ont pas encore abandonné la conduite haute comme l'ont fait les exploitations viticoles, mais leurs membres sont salariés. Sur les petites parcelles, on ne fait plus toujours appel aux voisins même pour la vendange, occasion de réunir une famille dont l'autoconsommation de vin a baissé : moins nombreux, les jeunes ont des goûts alimentaires nouveaux et l'amélioration du niveau de vie permet plus d'achats. La polyculture devient une activité de complément pour un groupe domestique dont les revenus tendent à venir d'un salaire et qui ne produit plus tous ses aliments. Les milliers de petits moulins s'écroulent et il est rare de voir moudre le maïs que l'on panifiait mélangé à du seigle : même la *broa de milho* (pain de maïs), si appréciée, est achetée. Des exploitations plus étendues ont pu passer à une agriculture mécanisée mais

ailleurs la culture du maïs vise surtout à alimenter les derniers animaux : la force des bœufs n'est plus nécessaire, mais volailles et porcs sont essentiels pour des recettes emblématiques de la région.

La famille peut donc réaliser des opérations qui autrefois exigeaient une aide, d'autant que s'est répandue une petite mécanisation adaptée aux terrains exigus. La coopération reste néanmoins inévitable pour maintenir le vaste système d'irrigation. Il ne s'agit pas d'un idéal, mais d'une nécessité pratique : la gestion des tours d'eau et l'entretien sont collectifs, mais les droits sont jalousement individuels et les nombreux conflits mènent parfois à la violence avec, de temps à autres, mort d'homme. L'arme usuelle est la houe, un des outils du modelage permanent de ce paysage, avec l'échelle, le sécateur et divers genres de serpes. Elle est à l'épaule ou fait office d'appui pour le repos quand il n'y a pas une rigole à dévier, une terrasse à remonter, une mine d'eau à désobstruer, un serpent à tuer, une mauvaise herbe à supprimer, des ronces à écarter du chemin. La croissance estivale de la végétation est telle qu'en trois ans une propriété abandonnée peut être envahie de ronces dont le poids font s'écrouler les haies : seule une constante intervention humaine permet au paysage de garder sa physionomie.

De fait, le cloisonnement des perspectives donne une trompeuse sensation de solitude en été, quand il est possible même la nuit de rencontrer un irrigant qui va ouvrir les rigoles d'un champ. Et on épie volontiers entre les feuilles, pour surprendre une information réservée ou prévenir le vol d'eau. Il est d'ailleurs rare qu'une voix ne parvienne à l'oreille attentive dans une ambiance sonore dominée par les oiseaux et, selon la saison, par les sécateurs ou le ronronnement des mototondeuses. Même les sulfateuses à dos motorisées ne permettent pas toujours d'être moins de deux pour traiter la vigne : leur souffle n'atteint pas les hautes vignes. C'est souvent une femme qui déplace donc une sulfateuse montée sur roues, dont elle entretient la pression à la main, tandis que son mari se réserve l'opération la plus technique et

dirige l'aspersoir au bout d'une perche et d'un tuyau. Mon voisin, qui procède ainsi, trouve qu'en 2005 la sécheresse lui a au moins permis de ne traiter qu'une fois. Voici sa tête qui pointe au niveau du premier étage où se situe mon bureau. Émigré quelques temps en France, il est retraité et taille seul les vignes entourant son unique champ. Son fils réside en ville avec sa famille et ne vient que certains dimanches pour repartir chargé de choux, n'aidant qu'à la vendange avec quelques voisins qui apportent leurs échelles. Mais l'âge pèse et *senhor* Samuel me dit qu'il commence à trouver peu prudent de grimper à sa lourde échelle de bois. Personne dans le hameau, ni son fils, n'envisage de reprendre son champ, qui n'est pas constructible et dont les haies ne pourront être entretenues en entourant une maison.

On sait qu'un produit artisanal ou une activité que l'on veut préserver, voire relancer ou certifier, évitent rarement de devoir se modifier pour répondre à de nouvelles attentes²⁶, même en prétendant respecter la tradition tout en entrant dans un système de relations sociales et de production nouveau. Les paysages n'échappent pas plus à cette tension entre pérennité et évolution, comme le montre l'implantation de pseudo-talus et de haies à la fonction purement esthétique dans une commune bretonne en voie de rurbanisation²⁷. N'y voir qu'une « invention de la tradition » ou un simulacre revient à n'apprécier les pratiques contemporaines qu'à l'aune de réalités dont l'obsolescence a été dictée par la dynamique socio-culturelle. Ceci n'est pas dire que tout se vaut : le pastiche peut être un leurre, produit de mauvaise foi, qui ne trompe pas grand monde. Mais rien ne permet de soupçonner les producteurs de ce néo-bocage de ne pas sincèrement apprécier, en fonction de critères autrefois inexistantes et pas forcément partagés par d'autres, le cadre de vie qu'ils se donnent même s'il a perdu toute justification fonctionnelle.

Le cas du bocage du Minho est différent. L'objectif principal de ce texte n'est que d'en

²⁶ Bromberger, Chevallier et Dossetto, 2004.

décrire les principaux traits, méconnus, qu'il n'est pas possible ici de considérer selon les perspectives d'une anthropologie du paysage²⁸ ou dans le cadre d'une réflexion sur la patrimonialisation. Mais notons qu'il n'y a de valorisation esthétique d'un paysage, et à plus forte raison sa patrimonialisation, sans identification préalable d'un modèle. Or, dans le Minho, on vit dans le bocage comme Monsieur Jourdain fait de la prose. Aucun groupe social ne l'a jamais identifié en tant qu'objet paysager, en partie à cause, comme on l'a vu, d'une implantation territoriale pas toujours très distincte ou de la relative invisibilité hivernale des haies. D'autres raisons ne sont pas spécifiques à ce paysage et devront, là encore, être abordées à une autre occasion. On peut néanmoins avancer, sans entrer dans les détails, que l'attention au paysage rural est moins vive au Portugal que dans d'autres pays européens. Personne n'a joué ici le rôle d'un Édouard-Alfred Martel ou du Touring Club de France et l'expansion tardive du tourisme populaire ou celle encore plus tardive de la clientèle touristique nationale n'ont pas aidé à promouvoir la sensibilité paysagère²⁹. De plus, même lors de la « restructuration » de son agriculture à partir des années 1980, le pays n'a pas été confronté à un remembrement de l'ampleur de celui appliqué à l'ouest de la France dans la deuxième moitié du XX^e siècle, en partie parce que ses effets pervers étaient alors connus et aussi que le relief limite une telle intervention. Moins violente et perceptible, dans le nord la modification de l'espace rural se fait plutôt par l'embroussaillage. Peut-être le Portugal était-il trop récemment un monde rural pour déjà vouloir contempler ce monde.

Que l'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas de dire que les minhotes n'apprécient pas leur paysage autant que le font ses néo-habitants ou touristes. Mais ils voient plutôt un productif jardin où ces nouveaux usagers voient un « patrimoine paysager », même s'il y a

²⁷ Simon, 1995.

²⁸ Collectif, 1995 ; Hirsch et O'Hanlon : 1995.

²⁹ Fusz, 2000.

fort à parier que cette notion ne tardera guère à s'affirmer. Pour l'instant, leur discours sur le patrimoine et la tradition se noue autour de quelques traits folkloriques, de produits artisanaux et de la gastronomie, dont le *vinho verde*. Le changement radical de la vie dans la région en un demi-siècle achève de faire disparaître les structures économiques, sociales et techniques qui rendaient le bocage nécessaire et, à la fois, permettaient sa pérennité, mais on ne trouve pourtant pas ici de plantations de haies décoratives, pas de *vinha de enforcado* exhibée sur un rond-point³⁰. La viticulture professionnelle se modernise en éliminant des haies, mais c'est néanmoins l'un de ses éléments les plus originaux, la vigne, qui pourra permettre que perdure l'ambiance de ce bocage, tant qu'existera l'actuel attachement à la production d'un *vinho verde* domestique. Elle est la seule activité susceptible d'encore modeler quelques parts du territoire du Minho plus ou moins à l'image du paysage de son passé et de faire qu'y flotte encore à la fin de l'été la particulière odeur de *uva americana* (« raisin américain »), le toujours prisé cépage clinton, qui intriguera sans doute plus d'un breton ou d'un vendéen.

Jean-Yves Durand

Universidade do Minho (Braga, Portugal) et IDEMEC (Aix-en-Provence)
jyduard@yahoo.com

³⁰ Durand, sous presse.

Bibliographie

- Birot, P., s.d. (1^{ère} édition française : 1950). *Portugal*. Livros Horizonte, Lisbonne.
- Bromberger, C., Chevallier, D. et Dossetto D. (dirs.), 2004. *De la châtaigne au Carnaval. Relances de traditions dans l'Europe contemporaine*. Éditions À Die, Die.
- Callier-Boisvert, C., 1999. *Soajo. Entre migrations et mémoire. Études sur une société agro-pastorale à l'identité retrouvée*. Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris.
- Cavanna, F., 2004. *Sur les murs de la classe*. Hoëbeke, Paris.
- Collectif, 1995. *Paysage au pluriel. Pour une approche anthropologique des paysages*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Dias, J., 1949. *Minho, Trás-Os-Montes, Haut-Douro*, Union Géographique Internationale, Congrès International de Géographie, Lisbonne 1949, Coimbra Editora.
- Durand, J.-Y., 2004. « Uma identidade com marca de água ». In J.-Y. Durand (dir.) *Vila Verde. Uma etnografia no presente*. Câmara Municipal, Vila Verde, 17-35.
Sous presse. « Raccourcis paysagers et néo-monumentalité végétale. Ethnobotanique comparée des carrefours giratoires ». In P. Lieutaghi et D. Musset (dirs.), *Actes du Séminaire Annuel d'Ethnobotanique du Domaine Européen*, volume 3. Musée Ethnologique de Salagon, Mane.
- Favret-Saada, J., 1977. *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, Paris.
- Fusz, M.-H., 2000. « Le Touring Club de France (1890-1983) : son rôle dans le développement de la sensibilité au paysage ». DEA de Sciences Humaines, Sorbonne, Paris IV.
- Guichard, F., 1975. « La région du Vinho Verde (Portugal) ». *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 46, fasc. 4, 403-429.
- Hirsch, E., O'Hanlon, M. (dirs.). 1995. *The anthropology of landscape. Perspectives on space and place*. Clarendon, Oxford.
- Larousse, P., 2002 (1863-1876). *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, édition DVD-ROM. Redon, Paris.
- Magalhães, J. R., 1993. « As estruturas da produção agrícola e pastoril ». In J. Mattoso (dir.) *História de Portugal*, vol. 3. Círculo de Leitores, Lisbonne, 243-281.
- Mazas, A., 1995. « Le paysage dans notre patrimoine scolaire ». In Collectif *Paysage au pluriel. Pour une approche anthropologique des paysages*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 65-75.

Ribeiro, O., 1987 (1945). *Portugal. O Mediterrâneo e o Atlântico. Esboços de relações geográficas*. Livraria Sá da Costa Editora, Lisbonne.

Rodrigues, T. F., 1993. « As estruturas populacionais ». In J. Mattoso (dir.) *História de Portugal*, vol. 3. Círculo de Leitores, Lisbonne, 197-241.

Salesse, E., 2004. « Verde paisagem, entre natureza e agricultura ». In J.-Y. Durand (dir.) *Vila Verde. Uma etnografia no presente*. Câmara Municipal de Vila Verde, 36-64.

Simon, J.-F., 1995. « Rurbanisation et paysage. Le cas de Plouzané (Finistère) ». In Collectif *Paysage au pluriel. Pour une approche anthropologique des paysages*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 115-122.

Vieira, J. A., 1886. *O Minho pitoresco*, Tome 1. Livraria de António Maria Pereira, Lisbonne.

Wateau, F., 1996. « D'une production d'autoconsommation à une production rentable : le cas de la vigne dans l'Alto Minho ». In Collectif, *O voo do arado*, Museu Nacional de Etnologia, Lisbonne, 289-299.

2003. *Partager l'eau. Irrigation et conflits au nord-ouest du Portugal*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.